

exprimeraient ce que la ritualité refoule ou laisse au niveau du non-dit; ils sont structurellement importants, surtout en périodes de mutations, mais on ne peut dire qu'ils les déterminent. Un homme qui a été coupé de son origine pour passer à la phallicité symbolique peut vouloir revenir à son corps, à la nudité, mais le corps nu ainsi retrouvé est et reste castré, il n'est pas le corps nu d'avant la coupure» (p. 155). À d'autres moments, l'interprétation met de côté la psychanalyse et opte pour des facteurs socio-économiques. Le vêtement cache dans une apparente unité une inopportune domination de classe. Les vêtements des noirs aux États-Unis à l'époque de l'esclavage, ceux des néo-colonistes africains ont été ou sont des instruments de domination. Il en va de même du vêtement 'blanc' réservé aux nègres qui sont en Afrique du Sud. Puis finalement, l'interprétation prend des formes qui allient psychanalyse et conditions socio-économiques. L'auteur écrit: «La phallicisation du vêtement va de pair avec l'accroissement manufacturier puis industriel» (p. 35). Nous sommes plutôt devant une perspective théorique qui essaie d'intégrer psychanalyse et sociologie avec toutes les difficultés que cela comporte.

La lecture de Maertens demeure captivante et provocatrice. Si la méthodologie et la théorie peuvent laisser le lecteur sur sa faim, il n'en demeure pas moins qu'elle peut susciter un regard neuf sur un élément qui nous accompagne fidèlement dans la vie et dans la mort: le vêtement.

Gilles BRUNEL  
*Université de Montréal*

*Les plages de la parole: pollution et nostalgie. Communications* N° 30, Paris, Seuil 1979.

Au cas où vous ne seriez pas au courant, il y a crise de la conversation. Et pourquoi pas? Ce numéro discourt avec passion sur une espèce disparue: la conversation aristocratique du 18<sup>e</sup> siècle. Les responsables du numéro, en l'occurrence, Roland Barthes et Frédéric Berthet, ont choisi des textes qui secrètent cette nostalgie d'une époque révolue. La majorité des auteurs portent le deuil de ces échanges verbaux faits avec brio et élégance où l'art de parler s'identifie à l'art de faire l'amour. Malgré certains textes remarquables, il se dégage de la lecture de ce numéro une impression de nostalgie et d'ennui. Peut-être n'est-ce pas après tout une lecture pour le mois de juillet mais plutôt pour les longues soirées d'hiver. Pour confirmer cette impression générale, il est possible de se reporter au texte de Daniel Sibony où le psychanalyste s'intéresse aux plages de la parole et aux oasis du langage où l'on vient avec ses miroirs parlants animer le kaléidoscope d'une conversation (p. 200). Selon Sibony, nous vivons dans la noirceur, dans l'incommunicabilité et dans le trivial. Dans la doxa platonicienne. Et nous ne sortirons pas facilement de cette caverne! Non seulement la conversations aristocratique est morte mais il nous faut faire le deuil de nos conversations à nous qui flirtent avec le vide. Devant un tel nihilisme, on peut se demander si le numéro n'identifie pas trop rapidement la mort de la parole et la mort de la conversation. En reliant trop facilement le procès quasi «ayatollique» de la communication et celui de la conversation, le numéro déprime et déçoit après avoir soulevé des attentes non comblées. Il se dégage alors une impression semblable à la lecture des *Tristes Tropiques*, à savoir un sentiment qui ne peut s'analyser scientifiquement. Les plages de la conversation ne seraient que des miroirs étincelants.

Le numéro inclut des collaborations diverses (scientifiques, littéraires, artistiques). Ici et là on retrouve des citations fort heureuses comme celles d'un Kant ou d'un Breton faisant corps avec le texte hermétique de Mauriès et l'ennuyeuse conversation matérialiste de Jean Thibaut. L'humour même a sa place dans ce numéro. Après les austères remarques de Crozier sur Malebranche, le court texte de Maurice Roche apparaît comme une bouffée d'air frais sur les pages de la parole.

Des contributions scientifiques et littéraires y ont droit de cité. Parmi les textes littéraires d'importance, signalons l'article d'André Pessel portant sur la conversation chez les précieuses. Il fait une analyse détaillée d'un texte de l'abbé de Pure intitulé la *Prétieuse* ou le *Mystère des ruelles* dédié à celle qui ne pense pas. Pour les précieuses, la parole était un plaisir, un culte nouveau, une Cène subvertie. La conversation suscite la création d'une micro-société dont la fonction est de soigner le paraître. 'Le discours coquet cache l'essentialité du désir, figure d'un dieu caché; et le plaisir, comme le salut, se gagne de façon incertaine' (p. 17). Pour ces «jansénistes d'amour» la vérité devient divertissante activée par le «je ne sais quoi» possédé par les habiles causeurs. Les précieuses excellent dans la détermination des types de passion laquelle obéit à une topique: la carte du Tendre. Selon Pessel, celle-ci n'est pas une allégorie mais plutôt la projection de tous les voyages possibles, la carte de tous les avatars du sujet désirant. Cependant l'auteur met fin à son analyse au moment où il se devait de vérifier son hypothèse sur les parti pris théoriques de l'œuvre citée qui échappent à l'histoire de la littérature.

Evelyne Bachellier traite de l'art épistolaire de Mme de Sévigné. La conversation est liée au mode et à la galanterie, l'esprit étant préféré au cœur. La correspondance célèbre entre la comtesse et sa fille est décrite comme une causerie autour d'un feu, une conversation en chambre. Evelyne Bachellier oscille cependant entre l'anecdote et la description du moindre détail. Le lecteur voit les processus centraux propres à l'art épistolaire lui échapper car l'auteur ne les aborde pas pleinement. Un article qui distrait plus qu'il n'instruit. Quant aux éléments de conversations de Frédéric Berthet, ils empruntent des éléments divers aux derniers travaux en psycho-linguistique, en socio-linguistique et en proxémie. Des généralisations hâtives entrent en conflit avec des lieux communs. La facilité verbale de Berthet est remarquable mais elle ne peut tenir lieu d'une analyse serrée. Cette facilité à verbaliser est démontrée dans la publication d'une conversation avec un de ses amis. Il s'agit d'une conversation préparée et intellectualisée à l'avance. Les pauses inutiles et les ratés de la conversation y sont absents comme par miracle. Une preuve à l'effet que la conversation ne se meurt pas tout à fait et que les pages de la parole ne sont pas désertes. La lecture du texte du Cozarinsky redore le blason de la contribution des littéraires. L'auteur y traite avec passion et finesse du potin à travers l'œuvre de Proust et de James.

Les contributions scientifiques donnent au numéro un intérêt réel. L'article de H. Paul Grice sur la logique de la conversation est bien connu des spécialistes nord-américains. Le concept d'implication conversationnelle détenu par Grice est riche et productif. François Flahault critique Grice pour n'avoir pas fait de distinction entre règle constitutive et règle normative, pour n'avoir pas fourni plusieurs paraphrases du terme pertinence et pour n'avoir pas assez souligné que converser n'est pas seulement éviter le mensonge mais pouvoir dissimuler et mentir. Quant à la question portant sur ce qui pousse à parler, Flahault critique injustement Grice. On n'a qu'à lire le texte de

Sibony pour se convaincre de la complexité du sujet. Quant à François Récanati, il développe le concept de sous-entendu. Il fait habilement la distinction entre donner et dire, laisser dire et sous-entendre. Wilson et Sperber critiquent la thèse de Grice en y rendant un hommage implicite un peu comme les disciples de Chomsky critiquent leur maître avec un attachement filial. La théorie de Grice déborde la question de la conversation. Il s'agit d'une théorie de l'interprétation des énoncés (ce qui aurait dû être le sujet véritable du numéro). Wilson et Sperber soulignent que les tropes (v.g. ironie et métaphore) relèvent d'autres mécanismes que du principe de pertinence. Ils soulignent que les maximes de Grice peuvent être réduites à l'axiome de pertinence seul et qu'il ne découle pas seulement du principe de coopération.

Tout n'est pas encore dit sur la conversation. Fondamentalement il manque à ce numéro un article sur les types de conversation et leur variation à travers diverses cultures et situations. Peut-être y aurions-nous découvert dans une perspective vraiment socio-linguistique que la conversation ne meurt jamais.

Gilles BRUNEL  
*Université de Montréal*

*Strangers in Blood. Fur Trade Company Families in Indian Country.* By Jennifer S. H. BROWN, Vancouver and London, University of British Columbia Press, 1980.

Here is a fascinating and extremely well documented book. The title derives from a British legal category serving to describe any relationship, even familial, that the law refused to recognize as legitimate. In the context of Jennifer S. H. Brown's study the expression "strangers in blood" captures the meeting of Whites and Indians in the fur trade of northern North America in the 18th and 19th centuries. Fur traders serve as a focus of this study as their backgrounds, social patterns, domestic lives and families and the problems of their offspring are described. The book is based mainly on archival material, and predominantly on letters written by officers of the fur trading companies. This bias reflects the fact that the companies' labourers, voyageurs and others who remained in low positions were often less literate than people in higher positions and wrote less often because their duties did not call them to write.

Jennifer S. H. Brown establishes convincingly that social contrasts between the Hudson's Bay and North West companies were major influences in shaping two kinds of company men and had far-reaching effects on the lives of their descendants. She shows that the mobility of the North Westers led them to domestic unions more tenuous than those of Hudson's Bay men living in permanent trading posts. In addition, Hudson's Bay men went to great length to educate and place their children in Canadian and British society. The loyalty of North Westers to their progeny contrasts with that of the Hudson's Bay Company men. Their offspring came to constitute mixed-blood descendants who lacked upward social mobility. They joined a common cause that emphasized their Indian maternal ancestry, in contradistinction to the dominant patrilineal and patrifocal familial structures that guided many of their peers toward higher social standing as whites and gentlemen. These major differences threatened the security of many native families after the merger of the companies in 1821. In time, the assimilation of the traders' mixed blood descendants into Indian or white communities and the emergence of a new group, the Metis, were major responses to these pressures. Court cases waged